

Jean-Claude Teriierooiterai nous entraîne, avec Haere Pō, dans Le fabuleux voyage de la langue tahitienne à la recherche des origines des mots qui la composent. Il retrace ainsi la préhistoire de la langue tahitienne, une préhistoire aux multiples rebondissements

Le tahitien est une vieille langue, aussi ancienne que le français ou l'anglais puisque, d'après les spécialistes, il existe depuis 1 000 ans au moins au moment où il va se distinguer des autres langues polynésiennes. Le français dans sa forme actuelle ne s'est distingué du roman qu'au XII^e siècle, l'anglais un peu plus tard. Cependant l'avantage du français est qu'il est écrit depuis au moins 2 000 ans, au moment où Jules César et les Romains conquièrent la Gaule.

Nous pouvons donc suivre l'histoire de la langue tahitienne au cours des siècles grâce aux témoignages écrits. Ce n'est pas le cas du tahitien. Il n'existe aucune trace de la langue parlée par les Tahitiens il y a trois cents ans.

Nous savons cependant que le tahitien est aussi riche que les langues européennes en raison de son expérience. Dans des domaines propres à son milieu, il peut être d'une richesse inestimable. Il dispose, par exemple, de huit expressions pour désigner les stades de croissance de la noix de coco, dont le nom générique est *ha'ari*. Après l'inflorescence, la fleur *raine* devient une jeune noix, suivent ensuite les étapes *'ōtiu, pōniu, 'ōuo, nīā, 'ōmoto, 'ōpa'a, uto*.

Dans le domaine maritime, les principales espèces de poissons possèdent deux ou trois noms, selon les étapes distinctives de leur existence : alevin, jeune, adulte. La carangue bleue en possède six : les plus petites sont appelées *harehare*, les moins jeunes *pūhare*, les adultes *pā'aihere*, les plus grandes *uru'ati* et, enfin, celles qui atteignent une taille respectable, *uru'a* ou *urupiti*.

Le découpage de la journée détient un record. Là où l'Européen distingue en général une dizaine de moments, le Tahitien y discerne quatre-vingt-un, caractérisés par la position du soleil, la marée, la densité des nuages, la couleur du ciel, les types de clarté, la position de Vénus, le vol des mouches, les contours du visage, le chant du coq, etc.

Cette richesse ne se limite pas aux représentations concrètes de l'environnement, elle intègre aussi, contrairement aux apparences, le monde abstrait. Par exemple, là où nos hommes d'Église voient une âme et un esprit, les *tahu'a pure* distinguent une nuée de spectres : *varua, verua, vairua, vaite, tūpapa'u, mauri, mahoi, ihoiho, ihohora, riorio, oromatua, tuputupua, 'aiaru, tupua*, que nous pouvons traduire par « âme ». En outre, la perception métaphysique est déclinée selon un lexique capable d'être moderne : *manava* « siège des sentiments », *ā'au* « siège des émotions », *hīro'a* « aspect », *mana'o* « pensée », *hi'ohi'o* « devin », *fiu* « las », *uru* « possédé », etc.

Des mots tahitiens ont intégré les langues européennes dès le XIX^e siècle comme mana (*mana*), tatouage (*tatau*), tabou (*tapu*), taro (*taro*), d'autres sont entrés plus tardivement comme paréo (*pareu*), monoï (*mono'i*), vahiné (*vahine*), tiaré (*tiare*). Dans quelques années il serait possible que nous ayons dans les dictionnaires français fiou (*fiu*) « las », va'a (*va'a*) « pirogue », motou (*motu*) « îlot ».

Pour toutes ces raisons, la langue tahitienne mérite qu'elle soit mieux reconnue. Sa richesse n'est pas fortuite. Elle est le résultat d'une évolution qui a duré plus de cinq mille ans et qui trouve son origine à 15 000 km de Tahiti. Les Hans n'étaient pas encore en Chine du sud, les Celtes ne connaissaient pas la Gaule, les cités grecques n'étaient qu'au niveau de leur fondation, les Égyptiens n'en étaient encore qu'à leur ancien empire et les civilisations sumériennes, au stade de villes-États.

Des rivages de la mer de Chine, des hommes et des femmes partent en direction des deux grands océans, Indien et Pacifique, et s'installent sur toutes les terres qui s'y trouvent. La zone peuplée deviendra le plus grand espace planétaire jamais occupé par un groupe humain, les Austronésiens. Elle s'étendra de Madagascar à l'île de Pâques et de Taïwan à la Nouvelle-Zélande. Ces hommes sont les ancêtres des Polynésiens, des Mélanésiens, des Micronésiens, mais aussi des Malgaches comme les Mérinas, des Malais, des Indonésiens, des Philippins et des aborigènes de Taïwan. De l'expérience accumulée pendant ce long périple à travers les océans, affrontant des situations extrêmes et s'adaptant chaque fois à des nouvelles conditions, émerge un sous-groupe, l'un des plus riches au regard de son environnement, la famille océanienne, dont le tahitien constitue l'une des ultimes évolutions.

Une part relativement importante du vocabulaire des Océaniens contemporains, malgré cinq mille ans d'histoire et une migration continue sur 15 000 kilomètres, est encore attestée aujourd'hui chez leurs ancêtres les plus éloignés, les Austronésiens de Taïwan. La connaissance des mots de la langue tahitienne et des langues dont elle est issue peut nous conduire à appréhender la vie quotidienne des hommes et des femmes qui l'utilisèrent : leurs croyances, leurs savoirs, leurs environnements, leur structure parentale, la hiérarchisation de leur société, leur alimentation, etc.

Pour ce faire, il y a lieu de resituer le tahitien par rapport aux langues voisines pour restituer la langue ancestrale, celle des origines « proches », en usage, il y a environ 2 000 ans, aux portes de la Mélanésie ; de la comparer ensuite avec les langues de la Mélanésie qui lui ont donné naissance pour découvrir celles des premiers Océaniens, celles que les Malayo-polynésiens ont introduites dans la Pacifique il y a 3 500 ans, après avoir quitté l'Indonésie. Nous pouvons

ainsi remonter jusqu'au point de départ à Taïwan et redécouvrir des bribes de la langue d'origine utilisées par les lointains ancêtres des Tahitiens.

Jean-Claude Teriierooiterai nous entraîne, avec Haere Pō, dans *Le fabuleux voyage de la langue tahitienne* à la recherche des origines des mots de tous les jours comme *'auri*. Mais d'où vient ce mot qui signifie fer ? At-il fallu attendre l'arrivée des Occidentaux pour que les Océaniens connaissent le fer ? Les naufrages des galions espagnols, comme le *San Lesmes* à Amanu au XVI^e siècle (1526) ou de navires hollandais, comme l'*Afrikaansche Galeij* à Takapoto au XVIII^e siècle (1722) n'auraient-ils pas transformé les atolls des Tuamotu en véritables mines de fer qui ont alimenté les îles hautes jusqu'à l'arrivée de Wallis, de Bougainville et de Cook ? En traçant l'histoire des mots de la langue tahitienne, Jean-Claude Teriierooiterai nous propose un voyage dans l'espace-temps où le rostre de certains poissons devient le fer de lance d'une nouvelle pensée. (pp. 73-74)

'ĀURI. « harpon, fer ». Ce mot est d'origine pa'umotu *kāuri* « partie antérieure pointue du rostre d'un poisson, lance » (Stimson, 1964, 2008). Les habitants des Tuamotu, confrontés au manque d'outil en pierre pour fabriquer des pointes de lance utilisèrent des bois durs comme celui du *ŋaŋie* ou le rostre de certains poissons comme celui de l'espadon appelé par eux *kāuri*. Lorsque les premiers navires européens firent naufrage en 1526 à Amanu (Tuamotu), comme sans doute le *San Lesmes* de l'expédition de Juan Sebastián Elcano et de García Jofre de Loáisa, ou l'*Africaansche Galley* de Jacob Roggeveen en 1722 à Takapoto, les Pa'umotu disposèrent de fer en quantité arraché aux navires pour fabriquer leurs lances.

Ce fer remplaça le rostre à l'extrémité des lances, mais conserva son nom *kāuri* ; sa valeur était telle qu'il servit de monnaie d'échange avec les autres atolls et surtout, avec les îles hautes comme Tahiti.

Le mot *kāuri* fut adopté par la langue tahitienne pour désigner ce nouveau matériau importé des Tuamotu. En suivant les règles de mutation consonantique entre le pa'umotu et le tahitien, le mot *kāuri* est devenu *'āuri* à Tahiti.

Il n'existe dans aucune autre langue polynésienne pour traduire « fer ».

Ne nous étonnons donc pas que Wallis ait été surpris en 1767 de constater que les Tahitiens connaissaient le fer et qu'ils fussent désireux d'en obtenir en quantité. C'est le naturaliste Commerson de l'expédition de Bougainville qui, l'année suivante, releva pour la première fois le terme *'āuri* à Tahiti. Le pasteur Vernier, comme tous ceux qui avant lui s'étaient intéressés aux néologismes tahitiens, était persuadé que *'āuri* était un emprunt à l'anglais *iron* : il écrit dans un article du *Journal de la Société des Océanistes* en 1948 :

« Les Tahitiens, qui passaient tout à coup de l'âge de pierre à l'âge de fer en découvrant sur le *Dolphin* de Wallis des clous en fer dont ils devaient armer

leurs harpons ou leurs javelots, nommèrent les clous : *naero*, de l'anglais *nail* et le fer : *auri*, de *iron* ».

Le dictionnaire pa'umotu de Stimson et Marshall ne fut publié qu'en 1964. Charles Vernier ne pouvait pas connaître l'existence de *kāuri* en pa'umotu.

En outre, selon les lois de la linguistique, il ne peut en aucun cas s'agir d'un emprunt inverse, c'est-à-dire d'une adaptation par les Pa'umotu du mot tahitien *'āuri* lui-même emprunté à l'anglais *iron* : ils l'auraient fait en conservant la prononciation tahitienne, sans nécessité de remplacer l'occlusive glottale /ʔ/ par /k/ ou /ŋ/ et obtenir indifféremment *kāuri* ou *ŋāuri* en pa'umotu.

Le rostre pa'umotu est devenu le fer tahitien !

Jean-Claude Teriierooiterai nous entraîne, avec Haere Pō, dans *Le fabuleux voyage de la langue tahitienne* à la recherche des origines des mots de tous les jours comme le nom tahitien de la patate douce, *‘umara*. Quelle est la véritable histoire de ce mot ? Est-il originaire d’Amérique du Sud comme cette plante alimentaire ? Et pourquoi les Océaniens de l’Est du Pacifique appellent-ils la patate douce *batata* comme le faisaient les populations des Antilles ? Et comment se fait-il que les habitants des Philippines l’appellent *camote* comme les populations du Mexique ?

Jean-Claude Teriierooiterai nous emmène avec son *‘umara*, sa patate douce tahitienne dans un extraordinaire voyage dans l’espace-temps avec les trois itinéraires de *Ipomoea batatas*... (pp. 109-111)

‘UMARA. « *Ipomoea batatas* – patate douce ». Ce mot pose un réel problème : il n’apparaît pas dans les proto-langues austronésiennes, ni dans les langues malayo-polynésiennes, océaniques ou polynésiennes. Il semble être apparu soudainement dans les îles de Polynésie orientale sous un nom que l’on peut reconstituer : *kumara*, *‘umara*, *‘umala*, *‘uala*, *‘uara*. Le mot linguistiquement reconstitué serait **kumara*. Il faut donc chercher du côté de l’Est, en Amérique, dans les langues quechua parlées autour de Cuzco, au centre et au nord du Pérou, en Bolivie que l’on trouve en effet des termes qui paraissent être ses reflets : *cumal*, *kumar*, *khumara*, *khumar*, *kumal* désignent la même plante, *Ipomoea batatas*.

Comment cette plante aurait-elle pu se retrouver en Polynésie ? Des graines n’auraient-elles pas pu tout simplement être transportées accidentellement par la mer ou par les airs ?

Le hasard étant hautement improbable, même si l’une d’elles, accrochée à un tronc d’arbre dérivant en mer ou sur l’aile d’un oiseau, aurait parcouru plus de 7 000 km pour arriver aux îles Marquises, l’archipel polynésien le plus proche ; il y a peu de chance que cela ait pu avoir été le cas. Et comme les troncs d’arbres et les oiseaux sont peu bavards, ils n’auraient pu transmettre son nom aux gens présents sur la plage au moment de l’arrivée. Ce sont donc bien des hommes qui l’ont véhiculé.

Comment savoir si c’était bien les Polynésiens qui avaient emporté la patate douce d’Amérique ? Malgré les efforts de Thor Heyerdahl en faveur d’un voyage amérindien en Polynésie par radeau, le monde scientifique, toutes disciplines confondues, a définitivement écarté cette théorie.

Nous savons que les Polynésiens étaient de très bons navigateurs, bien meilleurs que les Amérindiens. Il est donc plus probable que ce soit eux qui aient fait le voyage.

Ils auraient pu y laisser le poulet polynésien vers le IX^e siècle, en transmettant par la même occasion aux Mapuches l’art de la fabrication de l’herminette ainsi

que son nom, *toki*. Ils en auraient ramené le *kumara* « patate douce », ainsi que le *hue* (*Lagenaria siceraria*) et le *koku'u* (*Sapindus saponaria*) qu'ils auraient introduit aux Marquises, ainsi que le concept du *tiki* dont la définition tahitienne se rapproche de celle du quechua, *tiksi* « origine, univers, principe, base », ou de son synonyme *tisiq* « fondateur, créateur ».

Le concept du *tiki* n'est pas connu en Polynésie occidentale. Preuve sans doute que, comme le *kumara*, ce principe cosmogonique ne vient pas d'Océanie, mais d'Amérique.

Il existe un autre élément en faveur de la thèse polynésienne : « Comme les Amérindiens cultivaient plutôt le maïs ou le manioc, s'ils s'étaient rendus en Polynésie, pourquoi auraient-ils apporté cette plante-là, et pas le maïs ou le manioc ? », se demande une chercheuse, Caroline Roullier. Les fouilles archéologiques à Mangaia aux îles Cook ont permis de trouver que le *kumara* y était cultivé déjà vers l'an 1 000.

La présence de la patate douce en Polynésie concorde avec la date d'arrivée du poulet en Amérique.

Elle est antérieure à la découverte du Pacifique Sud par les Européens.

La patate douce arrive dans le Pacifique par trois itinéraires différents :

- **L'itinéraire n° 1** : « *kumara* ». Le premier navigateur espagnol à avoir abordé la Polynésie est Alvaro de Mendaña en 1595 aux îles Marquises. S'il semble que les équipages espagnols, qui ont bien connu la plante au Pérou, ne l'aient pas remarquée dans les îles où ils ont fait escale ni aux Marquises à Tahuata, ni aux Tuamotu à Hao, Pourtant le *kumara* était déjà présent en Polynésie, à Mangaia notamment, depuis 600 ans au moins. Les Espagnols le remarquèrent en revanche aux îles Salomon, aux Santa-Cruz, à Santo et en Nouvelle-Guinée. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas eux qui ont pu transmettre son nom quechua aux Marquisiens, puisqu'ils l'appelaient *pana*, un terme amérindien d'origine mapuche.
- **L'itinéraire n° 2** : « *batata* ». *Batata* est un nom d'un dialecte arawak, le taïno, parlé à Haïti, à Cuba et en Jamaïque ; il est à l'origine du français « patate ». Le tubercule fut transféré en Europe par les Espagnols (Christophe Colomb en personne) et les Portugais l'acclimatèrent en empruntant son nom espagnol *batata* pour le transplanter en 1511 dans leurs nouvelles colonies de l'Insulinde où la patate douce n'était pas connue : Java, Sumatra, Bornéo, Molluques, Timor, etc. Les populations autochtones la baptisèrent du même nom, *batata*. Ce nom est resté dans leurs langues jusqu'à aujourd'hui. Puis la plante *batata* ou ses dérivés gagna la Nouvelle-Guinée et les îles situées plus à l'Est. Dans les langues de ces îles mélanésiennes, nous pouvons croiser des dérivés de *batata* : *butete*, *potete*, *putete*, etc.

- **Itinéraire n° 3** : « *camote* » (prononcé : ka-mo-té). Vers le milieu du XVI^e siècle, les Espagnols implantés au Mexique traversaient régulièrement le Pacifique d'Est en Ouest, empruntant la route des galions de Manille entre l'Amérique du Nord et leur nouvelle possession des Philippines. Ils y introduisirent la patate douce, inconnue dans cet archipel, sous l'appellation mexicaine *camote*. Un nom qui vient d'un dialecte amérindien, du nahuatl *camohtli*. Le plant avec son nom fut disséminé aux Philippines et dans les îles aux alentours sous des noms dérivés de *camote*, *kamote* en tagalog, cebuano, ilocano, les trois plus grandes langues de l'archipel.

Merci à Jean-Claude qui, avec son *'umara* et ses *tiki* nous a fait parcourir tout le Pacifique avec une patate douce et des statues aux racines amérindiennes !